

Ali Temimi ayant demandé à être relevé de ses fonctions de commandant du bordj, le pacha, consulté, désigna un de ses secrétaires, le cheikh Chérif el Hassine, qui habitait Bab-Souika. Ce dernier s'installa dans le bordj après avoir transporté la poudrière au Bardo. Il fallut plusieurs jours pour effectuer ce travail à l'aide de charrettes.

Younès fit demander à son mamelouk Mostefa ben Soultana d'inviter les défenseurs de la kalaâ du Kef à se déclarer pour l'insurrection. Ben Soultana obéit, et son mouvement fut suivi par les habitants de la ville. Lorsque la nouvelle en parvint au pacha, il sentit son cœur se fendre. Il envoya une lettre aux gens du Kef pour leur faire des reproches, leur laissant espérer des récompenses s'ils revenaient sur leur décision. « Pour vous, leur disait-il, j'ai dépensé mes richesses et vidé mes coffres, et voilà que vous embrassez le parti d'un fou ! Ignorez-vous que l'assiégé ne peut manquer d'être pris ? Plus tard vous connaîtrez son sort. »

Sur l'avis de Younès, le pacha avait installé dans les deux bordjs du Kef une garnison turque, afin d'éviter que la ville désarmée fût exposée aux déprédations. La rébellion de Tunis rendit ces Turcs perplexes ; mais comme ils avaient laissé dans la capitale tout ce qu'ils possédaient, ils se déclarèrent d'abord pour Younès. Quand ils reçurent la lettre du pacha ils se réunirent et tinrent conseil. L'avis des plus sages prévalut : ils reconnurent que Younès et ses partisans enfermés dans Tunis étaient réduits à l'impuissance, qu'il y avait danger à se déclarer pour lui et que l'intérêt leur commandait de rester fidèles au pacha et à ses fils. Ils écrivirent dans ce sens aux habitants de la ville.

Mostefa ben Soultana, leur agha, apprit ces démarches. Il les fit venir et leur dit : « Qu'advient-il entre vous et les askers de la citadelle si vous vous déclarez pour le pacha ? Patientez jusqu'à ce que j'aie les trouver et leur causer à ce sujet. Ils ont surtout peur pour leurs familles ; peut-être me suivront-ils si je leur parle le langage de la raison. » Ces gens crurent l'agha sur parole et le laissèrent partir. Il rentra chez lui et fit enlever par son domestique ce qu'il possédait, qui était de peu de valeur parce qu'il n'avait pas emporté grand'chose au Kef. Il monta ensuite à la citadelle et, après avoir réuni les soldats, les mit au courant de ce qui se passait. « Je n'ai eu que le temps, ajouta-t-il, de me réfugier près de vous ; voilà cinq piastres pour chacun ; suivez-moi et je vous suivrai. » Ils prirent ce qu'il leur donnait et l'assurèrent qu'ils sauraient gagner leur argent. A partir de ce moment les défenseurs de la citadelle se déclarèrent ouvertement pour l'insurrection et tirèrent le canon contre la ville. Embusqués derrière leurs créneaux ils abattaient à coup de fusil les gens qui sortaient des maisons, en sorte que personne n'osait se

montrer dans les rues découvertes. Les gens du Kef eurent à supporter dans ces circonstances les plus grands malheurs.

Le pacha eut connaissance de ces événements et de la situation lamentable des gens du Kef, dont plusieurs avaient été tués et qui vivaient dans de continuelles transes. Younès apprit de son côté que les habitants du Kef s'étaient déclarés pour le pacha et que ses partisans ne pouvaient sortir de la citadelle. A partir de ce moment ils ne purent plus lui faire parvenir aucune nouvelle.

Younès sollicita les askers de La Goulette de prendre son parti : « Je suis votre père », leur écrivait-il. Le bordj de La Goulette était occupé par des gens de Tunis qui étaient d'avis partagés. Tous néanmoins firent leur soumission à Younès, parce qu'ils craignaient pour leurs enfants qui se trouvaient dans Tunis. Comment, d'ailleurs, auraient-ils pu résister, eux qui étaient près, à un chef qui avait soumis le Kef à distance ? L'adhésion de ce bordj et de ses défenseurs augmenta l'autorité de Younès ; les barques ne faisaient qu'aller et venir, du matin au soir, entre les deux villes, et dès qu'un bateau arrivait dans la rade, les marchandises étaient débarquées et conduites à Tunis. On dit que Younès envoya à Malte un bateau qui en revint avec de la poudre pour une somme considérable, et que cette poudre fut portée à Tunis. <sup>(1)</sup>Ce fait montrerait qu'il avait peu de jugement, car il est inconcevable qu'il ait pu déclarer la guerre sans avoir des provisions suffisantes et des munitions.

Il envoya par mer un bouloukbachi à Porto-Farina ou à Bizerte, mais cet officier, à peine arrivé, fut arrêté et enchaîné, puis envoyé au pacha, qui le fit étrangler. Les habitants de Melassine se déclarèrent contre Younès et mirent le feu à la porte qui se trouve entre deux autres portes voisines. En apprenant cette nouvelle, Younès se contenta de dire : « Malheur à celui qui demande aide aux askers de Tunis ! » Il passait son temps assis dans le vestibule de la casba, ayant à sa droite des pots d'œillets et à sa gauche des fleurs de henné, et ne paraissait pas se préoccuper de la situation terrible dans laquelle il se trouvait.

Mohammed-Bey songea à attaquer le rempart par la mine et fit venir un homme au courant de ce travail ; on dit que c'était le Kai-

(1) En réalité, Younès était bloqué du côté de la mer par les corsaires obéissant au pacha. Le consul Fort écrivait en effet, à la date du 13 mai 1752 : « Le port de La Goulette est bloqué par les corsaires du bey, qui ont ordre de ne laisser entrer aucun bâtiment et qui ont pris et conduit à Portefarine un navire français et un suédois.... Il (Younès) a pris la résolution de faire armer trois des bâtiments qui restent mouillés à La Goulette, pour courir sur les corsaires de son père. »

A la date du 1<sup>er</sup> juin suivant, le même consul écrivait : « On assure que toutes les garnisons turques ont embrassé le parti de ce dernier (Younès) qui, après avoir fait armer trois bâtiments à La Goulette, en a ordonné le désarmement à cause du grand nombre de corsaires que son père tient au cap de Carthage. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, pages 443 et 446.